



HAL
open science

Le cinéma amazigh entre le film "grand écran" et "Amazighwood"

Daniela Merolla

► **To cite this version:**

Daniela Merolla. Le cinéma amazigh entre le film "grand écran" et "Amazighwood". *Langues O'*, 2018, 3,, pp.46-47. hal-02136565

HAL Id: hal-02136565

<https://inalco.hal.science/hal-02136565>

Submitted on 23 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain



Image extraite
du film *Adios
Carmen* par
Mohamed Amin
Benamraoui,
sorti en 2013.

Le Cinéma amazigh,

entre le film « grand écran »
et « Amazighwood »



DANIELA MEROLLA
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE
ET ART BERBÈRES

LES FESTIVALS DE CINÉMA BERBÈRE SE MULTIPLIENT DEPUIS QUELQUES ANNÉES, MAIS DE QUELS TYPES DE FILMS S'AGIT-IL ? PETITE TYPOLOGIE DEPUIS LA NAISSANCE DU « AMAZIGHWOOD » IL Y A 25 ANS.

On peut cerner deux modalités de l'expression filmique amazighe : la première nous invite à découvrir depuis le début des années 1990 une vingtaine de longs-métrages « grand écran » et la seconde des « films vidéo » produits en format VHS et VCD par une industrie « informelle », qui a réalisé plus de 300 vidéos dans les régions d'Agadir au Maroc

En référence à
Bollywood et Nollywood
(respectivement le
Hollywood indien et
nigérian), l'on pourrait
appeler « Amazighwood »
la production de films
vidéo amazighs.

et de Tizi Ouzou en Algérie. Les films vidéo sont souvent des « soaps » ruraux, donnant dans la farce plutôt que dans le drame, et se différencient de la production des films « grand écran », notamment de ceux kabyles (Algérie), dont les sujets sont historiques et épiques. En référence à Bollywood et Nollywood (respectivement le Hollywood indien et nigérian), l'on pourrait appeler « Amazighwood » la production de films vidéo amazighs.

La tardive apparition des premiers films en amazigh dans les années 1990 est en particulier due à la méconnaissance du berbère par les États nationaux, ayant eu pour effet de créer un décalage par rapport à la naissance du cinéma au Maghreb dans son ensemble. Les réalisateurs amazighs en Algérie et au Maroc ont toutefois eu la persévérance et le courage de réaliser des films en amazigh (berbère). Au Maroc, le premier film « grand écran » est de Mohamed Mernich (*Tigilt, L'Orpheline*, 1992), mais l'on peut aussi faire mention des films d'Ahmed Baidou et de Mohamed Amin Benamraoui. Les premiers films en amazigh en Algérie sont réalisés par Abderrahmane Bouguermouh (*Tawriat yettwattun, La Colline oubliée*, 1996) et Belkacem Hadjadj (*Machaho*, 1996), puis par Zzeddine Meddour, Ali Mouzaoui, et Amor Hakkar entre autres. C'est avec *Tamghart n wurgh (Femme d'or*, 1993), de Lahoucine Bizguaren, que débute la distribution de films vidéo amazighs au Maroc. Non seulement la mouvance plus intellectuelle et activiste des films « grand écran », mais aussi les films vidéo, diffusent l'idée qu'il est possible de

créer en amazigh et de se libérer de la subordination des langues consacrées aux échanges internationaux.

Les intitulés des films « grand écran » et des films vidéos renvoient souvent à des personnages féminins (*L'Orpheline, La Montagne de Baya, Femme d'or...*) jouant généralement des rôles majeurs dans le récit filmique. La participation féminine à la réalisation est plus restreinte. Cela est dû au contexte social local mais aussi national et international, les réalisatrices ne représentant que 21% des professionnels du cinéma maghrébin comme de la création européenne. Cependant, de nouvelles approches et perspectives sur les rôles de « genres » voient le jour, notamment avec le court-métrage en kabyle de l'actrice et réalisatrice Djamila Amzal, *Le Tuteur de Madame la ministre* (2004), et la « fiction documentaire » (français/kabyle) de Razika Mokrani, *La Racine ou la quête de l'être* (2002). Plusieurs documentaires bilingues ont été réalisés par des femmes cinéastes kabyles, telles que Samia Chala, Razika Mokrani ou encore Fatima Sissani. Pour ce qui concerne le Maroc, les premiers films en amazigh de deux réalisatrices marocaines existent en format VHS, et relèvent de la mouvance « Amazighwood » : *Kabran Hmad* (2005) de Fatima Boubekdi, et *Twanza* (2013) de Malika El Manoug.

Pour ce qui est de la réception, les articles de presse, les producteurs et les réalisateurs s'expriment de façon unanime sur la réponse très chaleureuse du public local et de la diaspora face aux films vidéo en chleuh et en kabyle. La distribution des films « grand écran » est organisée surtout par les festivals nationaux et internationaux, tandis que la distribution des films vidéos (« Amazighwood ») a lieu dans le secteur informel. Dans la période « d'or » des vidéos sur cassette, un film comme *Tamghart n wurgh (La femme d'or*, 1994) a vendu au moins 100.000 cassettes, mais en 2017 Aziz Ousaih, réalisateur et initiateur/directeur de la société de production Ayouz Vision, évoquait une longue période de crise due au piratage.